

Les yeux dans la brume, Salomon Weintrauben ouvre sa boîte d'emails. Il consulte le site *Lemonde.fr*. Sa directrice de thèse ne lui a pas répondu, mais sur la page d'informations en ligne s'étale un portrait de Philip Roth, son objet de recherches depuis 7 – non plutôt 9 ans qu'il est inscrit en doctorat. Les journalistes à l'affût d'un bon coup n'arrêtent pas de réchauffer les mêmes interviews de lui. Aucune urgence, Shlomo lira leur torchon ce soir en format papier.

Comme chaque matin, il est en retard, soit qu'il aime l'être soit qu'il n'aime pas se réveiller, soit les deux. Il se souvient, très vague, qu'une stridence de réveil l'a tiré de son cauchemar récurrent : son père le poursuit en hurlant « Paie tes dettes ! » Chose étrange, dans le rêve, papa porte un talith et une kippa. Des papillotes ornent son crâne chauve. Absurde. Le paternel est un athée farouche, trotskiste devenu rocardien sur le tard. Sans cesse remonté contre les stals, le Likoud, les rabbins, il n'a pas compris que son aîné se plonge à corps perdu dans le yiddish.

Salomon, c'est vrai, est l'ancien grand espoir de son département d'études à l'Inalco. Il est tombé en disgrâce après quelques années dépressives et l'impossibilité de rédiger sa thèse en littérature. On lui avait bien dit de ne pas dévier, de consacrer ses efforts à Bashevis Singer. Péchés d'orgueil. Il s'est planté.

Après avoir claqué la porte, Shlomo se rend compte qu'il a oublié ses clés. Il faudra appeler à l'aide son ex, Léa, mendier les doubles qu'elle a gardés. Avec de la chance, lorsqu'il passera chez elle, il n'y croquera pas son remplaçant, jeune homme charmant, plus débrouillard que lui et mieux peigné, un pauvre type.

Pour l'heure, il dévale la cage d'escalier. Pressé d'atteindre le métro, il a le temps d'apercevoir, sur la devanture d'un kiosque, le visage de Philip Roth, encore lui. Incroyable. *Libé* s'y colle aussi. Le vieux croûton se serait-il, contre toute attente, remis à écrire ? Ou aurait-t-il gagné un Nobel hors-saison ? Pas le temps d'y songer. Cinq stations plus tard, notre héros déboule au centre Yiddish.

Il est 11h45. Son cours du matin devait débuter à 11h30, mais la salle de réunion est vide. Ses trois élèves ont fait défection. Lassés par les retards, les approximations de leur enseignant, à moins qu'ils ne soient décédés dans la nuit, car leur moyenne d'âge approxime 78 ans, ils manquent au compte. Comme le prophète Balaam, Salomon voudrait les maudire. Au lieu de quoi, il les bénit.

Son deuxième cours de la journée ne commencera qu'à 17h. Il a 300 minutes de liberté. La belle vie. Alors, il sort de son sac les actes du colloque de 2007 à l'Université Paris-Nanterre, *Les littératures judéo-new yorkaises*, puis se ravise. D'abord, boire un café. Ou non, relisons quand même les trois dernières pages de l'article de Steven McCaulay, une peinture, sur « Philip Roth lecteur d'Isaac Bashevis Singer ».

L'article achevé, Shlomo sent qu'il n'a plus d'excuses. Sa dose de caféine quotidienne l'attend. Pour tout dire, ce qu'il y a d'ardu dans la mission-café est qu'elle implique de passer devant le bureau de Dalila. Au fil de semaines, il a développé une énorme fixation sur ses nichons.

Comment dit-on téton en yiddish ? Et pulpeux, quel terme y correspond ? La dernière fois qu'il a demandé à la secrétaire de prévenir ses élèves d'une absence, elle a eu le bon goût de baisser les yeux. La vérité, il bandait comme un âne. Shlomo se console en pensant qu'elle est, en secret, très amoureuse de lui. Puisqu'il est trop timide pour l'enfourcher avec fougue sur son bureau, il progresse avec prudence. Coup de chance, les nichons fantastiques sont plongés dans *Metro*. Ils effleurent une photo de Philip Roth, encore lui. Pourquoi faut-il que ce soient toujours les mêmes qui aient du succès ?

Le retour dans la salle de classe vide se passe sans accroc. Café en main, l'entrejambe frémissante, le grand solitaire regarde par la fenêtre, laisse filer le temps, se souvient de son séjour new-yorkais décroché cinq ans plus tôt sous prétexte d'un papier à écrire sur William Styron. Il était hébergé dans une famille de barges, à Brooklyn. C'est sûr, leur projet de vie consistait à faire passer Woody Allen pour un simple amateur. Shlomo qui, à chaque minute, attend le moment où la blague va s'avérer sinistre au lieu d'être drôle, était servi. Son esprit divague.

Il n'a jamais écrit sur Styron. Sa directrice de thèse n'a pas eu le courage de le lui pardonner. Léa non plus. La veille de leur rupture, elle et lui s'étaient fâchés pour des raisons absurdes. Elle soutenait que Roth ne méritait pas le Nobel, qu'il s'était trop mêlé de commerce culturel, qu'il ne cultivait guère l'ascèse littéraire avec son grand appartement dominant Central Park. Frappant du point sur la table, Shlomo s'était mis à hurler. À Stockholm, les jurés prétendent que littérature rime avec misère. Il faudrait faire croire, comme Dylan, qu'on est millionnaire et fauché. Léa avait claqué la porte.

N'y pensons plus. Shlomo se ressaisit de son bouquin, *Les littératures judéo-new yorkaises*. Là, c'est du sérieux. Il a beau se concentrer, impossible pourtant d'ignorer qu'un jeune homme vient chercher Dalila dans son bureau. Eux deux partent en gloussant. L'idiote, voudrait penser Shlomo, elle ne sait pas ce qu'elle manque. Une autre partie de son esprit murmure en sourdine qu'au contraire, elle ne le sait que trop bien.

Quand 17h sonnent, Shlomo, qui n'a rien mangé de la journée, se sent à peine capable d'accueillir son groupe d'étudiants du soir. Quelques ados boutonneux viennent là une fois sur deux, pour faire plaisir à leurs grands-parents qui, en retour, leur signeront un chèque à Hanoukka. Le cours se passe d'une façon détestable. Il est difficile de faire entendre à un public rebelle les prononciations correctes du yiddish lituanien lorsque vous êtes en hypoglycémie.

Sa montre indique 20h30 quand Shlomo retrouve enfin son domicile. Sollicitée par téléphone, Léa n'a pas voulu lui ouvrir. Elle a glissé son ancien double de clés sous la porte de son domicile. Ensuite, elle lui a demandé, texto à l'appui, de « la lâcher ».

Bien sûr, il s'est ensuite mis à pleuvoir. Le temps d'arriver chez lui, Shlomo était trempé. Dans sa boîte aux lettres l'attendait la dernière grande nouvelle de la journée. Plus moyen de ne pas lire le titre qui s'étalait en lettres énormes, bien visibles au-dessus d'une photo couleurs. En format papier, *Le Monde* l'indiquait sans nuance, cruel. Philip Roth est mort.